

# La linguistique occitane aujourd'hui et demain

Autor(en): **Keller, Hans-Erich**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **34 (1970)**

Heft 135-136

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399476>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA LINGUISTIQUE OCCITANE AUJOURD'HUI ET DEMAIN \*

L'Occitanie est, du point de vue linguistique, le domaine de la Romania à la fois le plus et le moins connu. Découverte presque simultanément par des savants français et allemands dès les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, la langue des troubadours fut scrutée par de très nombreux chercheurs, et les éditions philologiquement commentées se multipliaient tellement qu'on put, il y a 10 ans, s'offrir le luxe de faire paraître une édition critique — avec commentaires philologique, linguistique et littéraire — d'un troubadour intéressant mais médiocre poète, à quelques kilomètres de distance, dans l'intervalle de quelques mois et dans le même pays. Il est donc évident que, bien que la langue poétique de l'Occitanie médiévale n'ait certainement pas encore livré tous ses secrets, nous disposons là aujourd'hui d'un *corpus* linguistique qui fournit une base sûre pour toutes les recherches futures concernant les XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles de l'histoire de la langue occitane. Et cela malgré des instruments lexicologiques encore aussi défectueux que le *Lexique Roman* de Raynouard, même lorsqu'on le combine avec le *Provenzalisches Supplementwörterbuch* de Levy ; heureusement, le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de M. von Wartburg est aussi, maintenant, en mesure de seconder puissamment les efforts du savant qu'intéresse la lexicologie de l'occitan médiéval.

Le Romantisme est aussi, on le sait, à la base de l'excellente connaissance des dialectes occitans modernes. En effet, dans ses *Lettres sur l'Histoire de France*<sup>1</sup> de 1827, Augustin Thierry montra l'importance de la civilisation occitane pour l'histoire de la France, et dès 1831 Claude Fauriel

\* Rapport présenté au VI<sup>e</sup> Congrès international de Langue et Littérature d'oc et d'Études francoprovençales, à Montpellier, en août 1970.

1. Notamment dans la *Lettre XVI*. Sur l'importance de Thierry pour la renaissance des Lettres occitanes cf. aussi E. Ripert, *La Renaissance provençale* (1800-1860), (thèse de Paris, 1918), p. 71-78.

exposa à la Sorbonne l'influence des Lettres occitanes sur le développement de toutes les littératures européennes, enseignement si fécond qu'il ne pouvait pas manquer de rehausser l'estime des lettrés occitans pour leur langue ; le félibrige, créé en 1854, et la Société pour l'Étude des langues romanes, fondée en 1869, en sont des témoignages efficaces. C'est dans la *Revue des Langues romanes*, organe de cette Société et dont nous célébrons ici le centenaire de sa fondation, que parut, de 1871 à 1876, la *Grammaire limousine* de Camille Chabaneau, inaugurant heureusement l'étude scientifique d'un parler occitan moderne, en l'occurrence celui de Nontron en Dordogne. C'est à la même Société que nous devons également — nous ne l'oublierons jamais — la première grande enquête dialectologique sur place en France, car c'est pour faire suite à sa demande que Charles de Tourtoulon et Octavien Bringuier furent chargés, par le Ministre de l'Instruction publique, d'établir un rapport sur l'existence d'une 'frontière linguistique entre le français et l'occitan, dont les premiers résultats furent publiés en 1875. Nous n'avons pas à continuer cet aperçu historique ; tous nos auditeurs en connaissent la suite. Dans sa *Dialectologie romane*, publiée en 1950, Sever Pop cite un nombre si élevé de monographies dialectologiques dans le domaine occitan qu'il peut constater avec satisfaction (p. 306) que « le domaine provençal est étudié à fond, et offre à la dialectologie romane des informations linguistiques très précises ». A ces travaux de détail s'ajoutent les études sur une certaine région, où l'on constate une richesse analogue, de sorte qu'on a pu, par exemple, se permettre d'enquêter la Lozère à trois reprises dans l'intervalle de vingt ans, bien que — cela va de soi — les intentions des différents savants ne se recouvrent pas entièrement. En outre, la dialectologie occitane dispose d'un instrument de travail incomparable et que lui envient grandement les chercheurs spécialisés dans d'autres domaines linguistiques : c'est la précieuse *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes* de Jules Ronjat, parue après la mort de l'auteur, en quatre volumes de 1930 à 1941. Grâce à cet ouvrage monumental, on s'oriente aujourd'hui très facilement sur le sort surtout des phonèmes latins, moins, il est vrai, sur celui des faits morphologiques et syntaxiques.

Puisque la publication de *La Dialectologie romane* de Sever Pop rend essentiellement compte des recherches accomplies jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, il n'est peut-être pas superflu de rappeler ici brièvement les progrès principaux réalisés dans les vingt dernières années. L'événement principal, dans le domaine de la dialectologie occitane, fut certaine-

ment le début de la publication du *Nouvel Atlas linguistique de la France*, constitué, en 1954, par la parution du volume premier de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* sous la direction de M. Séguy ; une bonne fortune a donc permis à Albert Dauzat, fondateur de cette entreprise ambitieuse qu'est le *Nouvel Atlas linguistique de la France*, d'assister encore à la première réalisation de son rêve. Depuis cette date mémorable, non seulement M. Séguy et sa vaillante équipe ont réussi à mener à bonne fin, dans l'espace de quatre années, l'atlas selon le plan de Dauzat, mais aussi, grâce notamment aux grands efforts de M. Ravier, à publier le premier fruit d'une enquête complémentaire, effectuée entre 1957 et 1962 et qui avait pour but de faire ressortir, mieux qu'il n'avait été possible avec le questionnaire Dauzat, le caractère spécifiquement gascon du domaine. Deux autres volumes, traitant notamment des faits phonétiques, morphologiques et syntaxiques, seront à notre disposition dans un avenir très proche. Mais on est rempli d'une admiration tout aussi grande devant l'œuvre que M. Nauton a accomplie seul en publiant de 1957 à 1961 son magnifique *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central* en trois volumes<sup>1</sup>. Il y a quelques mois, nous avons appris en outre, à notre grande joie, que l'*Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc oriental*, sous la direction de M. Michel, est en bonne voie et que le premier volume paraîtra très prochainement ; d'autre part, nous savons qu'on prépare actuellement aussi un *Atlas linguistique du Languedoc occidental* sous la direction de l'abbé Nègre et de M. Ravier, ainsi qu'un *Atlas linguistique de l'Auvergne et du Limousin* sous la direction de M. Potte ; en outre, on élabore, depuis des années, un *Atlas linguistique et ethnographique de la Provence et du Dauphiné occitan* sous la direction de MM. Rostaing et Bouvier. Mentionnons, « last but not least », l'*Atlas linguistique des Pyrénées orientales*, publié en 1966 par M. Guiter ; ce volume présente en 565 cartes, arrangées, comme l'*Atlas* de Gilliéron, par ordre alphabétique, une foule de renseignements phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques sur les parlers roussillonnais.

À ce propos, il est intéressant de noter que les créateurs de ces atlas régionaux ont tous ressenti le besoin de dégager certains principes fondamentaux, et même de linguistique générale, en rapport avec la géographie linguistique. M. Séguy, dans l'*Avant-propos du volume IV*, expose mieux

1. Ces trois volumes de cartes ont été suivis, en 1963, d'un volume d'introduction et de tables.

que personne cette relation entre la géographie linguistique et la linguistique générale lorsqu'il écrit (p. 4) : « Nous nous sommes tenu aveuglément au service de l'objet singulier, et les fréquentes répétitions de données identiques ne sont qu'un effet du hasard. C'est un cas exemplaire, et voulu, de ce que Paul Langevin appelait le 'réalisme naïf'. Que des faits bruts et isolés soient ou ne soient pas objets de science est ici un problème hors de champ, ou plutôt à moyen terme : en fait, dans les volumes suivants, nous nous proposons de donner de la langue gasconne une description graduellement abstraite. [...] Nous prétendons atteindre des degrés d'abstraction de plus en plus élevés tant par des méthodes impersonnelles (trianages, statistiques) que par la mise en œuvre de la théorie : mais tout procédera de ce concret intégral et intégré sans le respect duquel il n'est que chimères et bavardages. » Nous possédons une première application de cette conception dans le bel exposé de M. Séguy devant le X<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie romanes à Strasbourg en 1962, intitulé *Essai de cartographie phonologique appliquée à l'Atlas linguistique de la Gascogne*. D'autre part, M. Camproux fut amené, à la suite de l'élaboration de son *Petit Atlas linguistique du Gévaudan* (dont nous attendons la publication avec impatience), à soumettre à nouvel examen le rapport entre les aires phonétiques et les aires lexicologiques. Dans son article de la *Revue de Linguistique romane* 22 (1958), il arriva, contrairement à ce qui fut généralement admis jusqu'alors, à la conclusion qu'on peut observer un rapport certain entre les aires phonétiques et les aires lexicologiques, au moins dans un domaine linguistique fort conservateur.

Ce sont des problèmes du même ordre qui préoccupaient aussi M. Bec dans son livre *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien* (publié en 1968) lorsqu'il a soumis les parlers gascons du Comminges et du Couserans à un examen serré, parce qu'ils sont en train de céder le pas au profit de traits languedociens : dans l'avant-propos de son travail pionnier dans son genre, M. Bec écrit entre autres qu'il a entrepris une « étude *synchronique* (modalités d'extension des *isoglosses interférentielles* en fonction de la réalité géographique) illustrée par la cartographie ; et *diachronique* (étude de ces mêmes modalités par rapport aux données de l'histoire). C'est, nous dit M. Bec, l'étude *externe* des phénomènes oppositionnels [...], étude que nous avons essayé de systématiser en fonction d'impératifs extra-linguistiques. » Or, tout comme M. Séguy, M. Bec tâche de partir du « concret intégral et intégré » pour arriver ensuite à « une étude *interne* plus poussée de la spécificité linguistique du gascon (phonétique et morpho-

logique). Du point de vue *synchronique* d'abord, souligne-t-il, par une description du gascon tel qu'il se présente dans notre Domaine ; *diachronique* ensuite, par un examen systématique de la plupart des grands problèmes de phonétique ou de morphologie évolutives qui se posent à propos du gascon. Tout cela dans le cadre d'une aire excentrique du domaine aquitannique solidement délimitée du triple point de vue linguistique, historique et géographique. »

Le livre de M. Bec contient donc aussi en partie ce qui a particulièrement intéressé les dialectologues parmi les occitanistes durant ces dernières années : ce sont les problèmes que pose ce qu'on a pris l'habitude d'appeler l'aréologie, terme qui, si nous ne nous trompons pas, fut créé par M. Séguy dans un article pour le Centre Régional de Documentation Pédagogique de Toulouse en 1956. Ainsi M. Bec consacre un chapitre important et riche en observations d'un ordre général aux « Isoglosses et cours d'eau » (p. 284-290). Ce problème avait aussi retenu l'attention de M. Camproux, qui, dans une communication faite au III<sup>e</sup> Congrès International de Langue et Littérature d'Oc à Bordeaux en 1961 (et publiée ensuite dans *Revue de Linguistique romane* 28, 1964, 56-63, sous le titre *La langue au fil de l'eau*), a montré comment le langage en Gévaudan suit le fil de l'eau, ce qu'il explique encore davantage dans son *Essai de géographie linguistique du Gévaudan* de 1962, si riche à tant d'égards (il suffit de se souvenir des nombreuses leçons que l'auteur nous prodigue dans ses conclusions, p. 755-775), à savoir que la distribution dialectale, dans cette région, est créée par les toutes petites voies de communication, qui mettent en relation quotidienne les divers habitats humains et qui, elles, longent en général les cours d'eau, contrairement aux grandes routes qui « elles, délaissent les vallées pour escalader les pentes des montagnes et franchir les crêtes, et passent par conséquent d'une façon désinvolte d'une zone linguistique dans une autre zone linguistique » (p. 772). Ainsi se trouve donc réaffirmée vigoureusement l'importance capitale de la biogéographie dans la distribution des dialectes et sous-dialectes d'oc, importance que soulignera peu après M. Guiter dans un article qui a paru dans la *Revue des Langues romanes* 76 (1964) et qui s'occupe de la *Géographie linguistique et biogéographie* dans les Pyrénées orientales.

Sans nous perdre ici davantage dans la complexité des questions dont le dialectologue moderne est en train de se rendre compte, grâce en grande partie aux résultats obtenus par nos confrères spécialisés dans le domaine occitan, mentionnons encore, pour en finir avec ce sujet, la contribution

remarquable que ces chercheurs viennent aussi d'apporter aux problèmes des méthodes à employer en dialectologie et en cartographiant les résultats. Tout d'abord, nous aimerions rendre hommage à l'exposé général des expériences que M. Nauton a faites lors de l'élaboration de son magnifique *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, exposé qui constitue la première partie du volume 4 (1963) de son ouvrage. Les chercheurs aux intérêts les plus divers y trouveront des renseignements d'une précision et richesse admirables : non seulement, à côté du dialectologue, le lexicologue spécialisé en galloroman, l'historien de la langue occitane, le phonéticien, l'ethnologue, l'historien de la littérature régionale et même de l'occitan littéraire médiéval, mais encore le géographe, l'historien et le bibliographe ; bref, comme l'a écrit Mgr Gardette (*RLiR* 27, 1963, 486), c'est « un volume de présentation qui renferme un remarquable exposé méthodologique et une masse de renseignements nécessaires pour l'utilisation de l'atlas. » M. Séguy, lui aussi, a approfondi considérablement nos connaissances de l'aspect méthodologique de la cartographie linguistique. Déjà dans sa communication faite au Premier Congrès International de Langue et Littérature d'Oc à Avignon en 1955, où il a donné des *Suggestions pour les prochains Atlas linguistiques méridionaux*, il a préconisé l'enquête de type indirect, c'est-à-dire où les faits de langue sont recueillis exclusivement à l'aide du magnétophone et ne sont transcrits qu'ensuite, donc de manière différée. M. Companys a ensuite exposé systématiquement cette méthode dans son travail *Les nouvelles méthodes d'enquête linguistique*, publié dans *Via Domitia* 3 et 5 (1956 et 1958). Aujourd'hui, nous ne pouvons que répéter, en nous y ralliant, ce que M. Ravier en a dit dans *Revue de Linguistique romane* 29 (1965), 262 : « Nous ne reviendrons pas sur les avantages d'une telle méthode tant du point de vue pratique que de celui de la sécurité de l'information, et nous considérons comme définitivement closes les discussions plus ou moins scolastiques sur la validité ou la non validité de l'emploi de l'enregistrement magnétique en matière de dialectologie. » M. Ravier en parle dans un article révolutionnaire, présenté d'abord sous forme de communication au XI<sup>e</sup> Congrès International de Philologie romane à Madrid en 1965 et qu'il intitule *Le traitement des données négatives dans l'« Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne »*. Dans cet article, il expose pour la première fois la possibilité d'un atlas linguistique « en creux », c'est-à-dire la nécessité d'indiquer, sous forme cartographique, les suggestions de la part de l'enquêteur, suggestions que M. Ravier a baptisées « contre-interrogatoire », parce que les

informateurs les ont repoussées. En effet, à partir du volume IV, paru en 1966, M. Séguy et son équipe notent systématiquement les réactions ou les attitudes des témoins envers certains mots ou certaines formes. Jusqu'alors, « rien n'indiquait dans un atlas linguistique comment avait été obtenue la donnée figurant sous le chiffre d'une localité : on ne peut savoir si l'informateur a répondu immédiatement à la question ou si la réponse lui a été plus ou moins suggérée. Même incertitude si les données sont multiples : elles sont uniformément séparées par des virgules, et ont donc l'apparence de synonymes absolus. » C'est que, nous explique M. Séguy dans l'avant-propos du volume IV, dont nous extrayons cette citation, les enquêteurs n'avaient pas le loisir de consigner des renseignements de cet ordre, étant accaparés par les difficultés de la notation au vol et par la rédaction des compléments et explications sur le fond. « Opérant dans la solitude et sans avoir à ménager le temps, continue M. Séguy, j'ai pu marquer d'une façon systématique et continue tout ce qui informe de la disponibilité du vocabulaire recueilli, et le figurer partout avec des signes lisibles mais assez menus pour que le lecteur peu curieux de cet aspect de la dialectologie puisse les négliger. » Évidemment, un tel atlas en creux ne pourra jamais être qu'une esquisse, étant donné que la liste des types à rechercher serait énorme et parce qu'il aurait été absurde, et d'ailleurs pratiquement impossible, de demander partout toutes les données qu'on a déjà rencontrées ailleurs dans le domaine ; MM. Séguy et Ravier sont les premiers à le reconnaître. Pourtant, les avantages de cette invention sautent aux yeux, non seulement pour juger de la valeur des « synonymes » qu'on trouve fréquemment cités au même point, mais aussi pour évaluer la pertinence des données quant à l'aréologie. Jusqu'à présent, on était obligé de supposer que tout ce qui figure positivement sur une carte linguistique est pertinent, mais que ce qui en est absent ne l'est pas. Pour citer encore une fois M. Séguy, p. 12 de l'« Avant-propos du volume IV » : « Soit trois localités contiguës dans une carte quelconque : 1-2-3 ; pour la même notion, ces trois localités présentent des types lexicaux A, B, zéro, répartis ainsi : 1 A-2 zéro-3 B. Seule la présence de A en 1 et de B en 3 est pertinente ; l'absence de B en 1, de A en 3, de A B en 2 ne l'est pas : elle peut être due à ce que les types lexicaux sont effectivement inconnus aux localités visées (auquel cas l'absence est effectivement pertinente, mais la preuve n'est pas administrée), ou bien à un oubli. Oubli à divers degrés possibles : défaillance momentanée que la suggestion de la première syllabe suffit à réparer, oubli plus profond se traduisant par des



réactions diverses de l'informateur, oubli irréparable équivalent à l'inexistence. »

Il va sans dire que la découverte de l'importance des données négatives ainsi que de la nécessité d'un contre-interrogatoire et d'un atlas en creux relèvent du fait que les patois disparaissent maintenant très vite, y compris en Occitanie. Témoin en est M. Lanly, dont l'*Avant-propos* de son *Enquête linguistique sur le Plateau d'Ussel* est daté du 1<sup>er</sup> juin 1960 et dans lequel il note que « la vie des ruraux de notre pays n'a peut-être pas beaucoup changé : cependant les automobiles leur permettent désormais d'aller aux marchés lointains. Leur patois est déjà inintelligible à Brive, à Aurillac ou à Aubusson : le français leur est nécessaire. Les techniques modernes interdisent elles aussi peu à peu l'emploi de la langue occitane. Enfin le patois classe — ou plutôt décline — les sujets parlants ; c'est un état de fait que ressentent trop bien nos compatriotes : on le sait condamné et l'on voit venir sa fin. Beaucoup d'enfants ne l'apprennent plus. » La vue de M. Nauton dans son *Exposé général*, publié en 1963, n'est pas aussi pessimiste, mais lui aussi constate que « Gilliéron a [...] bien fait de laisser de côté le dialecte des villes, et nous devons aujourd'hui délaissier certains chefs-lieux de cantons qu'il avait choisis, pour enquêter dans des communes ou des villages ruraux ». Aussi sommes-nous extrêmement reconnaissant à tous les étudiants de langue occitane qui consacrent leur travail pour une thèse de troisième cycle, ou aussi un mémoire, à la description d'un aspect de leur patois natal. Pour cette raison, nous avons donné autrefois un compte rendu enthousiaste de l'essai d'ethnographie linguistique de M. Mazaleyrat sur *La vie rurale sur le Plateau de Millevaches* (1959) ; c'est avec le même enthousiasme que le monde savant a salué la parution, en 1964, de la magnifique *Introduction* de M. Michel sur *La langue des pêcheurs du golfe du Lion* et dont nous attendons la suite toujours avec la même impatience ; nous n'avons pas hésité non plus à faire mention, dans notre nouvelle *Bibliographie des dictionnaires patois galloromans*, des mémoires pour le Diplôme d'Études Supérieures déposés à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence et ayant pour sujet une étude dialectologique, et c'est avec la plus grande joie que nous signalons ici que M. Jean-Marie Petit a soutenu, au mois de mai dernier, à cette Université, sa thèse de troisième cycle sur le *Lexique de la vigne et du vin dans le Biterrois*<sup>1</sup>. Nous sommes persuadé que

1. D'autre part, M. Jean-Louis Fossat vient de terminer, à l'Université de Toulouse, une imposante étude sur *La formation du vocabulaire gascon de la boucherie*.

MM. les Sociétaires et MM. les Abonnés sont avertis que le moment est venu de payer leur cotisation ou leur abonnement pour l'année 1971. Ils sont priés de se conformer pour cela aux indications qui se trouvent page 3 de la couverture.

Il est rappelé que seuls les sociétaires ayant réglé leur cotisation de l'année en cours (1971) pourront prendre part aux votes lors des Assemblées générales ordinaire et extraordinaire qui se tiendront à Québec, pendant le Congrès de Linguistique et Philologie romanes (29 août - 5 septembre 1971).

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA  
**SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE**

AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

---

Razze latine non esistono : ..... esiste *la latinità*

---

Tome 34

---



1970

bien d'autres études de ce genre pourraient encore être entreprises, surtout en marge des atlas régionaux en préparation, dont plusieurs sont déjà publiés ou en cours de publication — les champs d'investigations sont encore si vastes aussi pour un travail conduit selon la méthode appelée « Wörter und Sachen ».

Voilà que nous avons abordé déjà la liste des desiderata. Nous avons dit, au début, que l'Occitanie est fort bien connue linguistiquement, qu'elle est même la région la mieux connue, à certains égards, de toute la Romania, sans excepter la Wallonie et la Suisse romande ; nous espérons avoir réussi à vous le démontrer. Néanmoins, les lacunes d'informations dans certains domaines de recherche sont encore si énormes que nous avons peur que, par une interprétation erronée de la question de « relevance » de la part de la nouvelle génération, elles ne soient déjà plus à combler à temps. Même dans le domaine de la dialectologie occitane, déjà si richement illustrée, il y a des chapitres entiers où nous ne sommes qu'au début de nos connaissances. Prenons, p. ex., l'étude de la syntaxe occitane, qui ne date que des dernières années avant la Première Guerre mondiale, lorsqu'en 1912, Albert Dauzat publia ses *Notes sur la syntaxe du patois de Vinzelles et des patois de la Basse-Auvergne* (*Annales du Midi* 24, 382-396, 551-560), suivi, en 1913, de Jules Ronjat qui publia alors sa thèse de Paris *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, que nous lisons aujourd'hui sous une forme légèrement remaniée dans le vol. III de sa *Grammaire istorique*, dans le chapitre appelé à juste titre d'une façon plus modeste *Notes de syntaxe* (p. 517 sqq.). Ce ne sont, en effet, pas plus que quelques notes, méritoires, certes, mais qui sont loin de répondre à la curiosité des syntacticiens modernes, même lorsqu'on tient compte des remarques syntaxiques contenues dans le chapitre qui a trait à la morphologie (comme le fera aussi en 1935 M. Rohlfs dans son livre important sur *Le Gascon*) ; en outre Ronjat croit pouvoir décrire la syntaxe des différents dialectes occitans en appuyant ses observations presque exclusivement sur la langue écrite, avant tout sur celle du félibrige. Ainsi l'*Étude syntaxique des parlers gévaudanais* de M. Camproux, publiée en 1958, vraiment est œuvre de pionnier, car la « brève étude » de la syntaxe occitane, contenue dans la *Grammatica Occitana segon los parlars lengadocians* (Toulouse, 1953) de Louis Alibert, poursuit un but purement normatif. Aussi savons-nous gré à M. Camproux d'avoir fait paraître dans *Orbis* 9 (1960) un article qui explique sa méthode d'enquête pratiquée pour arriver à ses résultats : tout comme M. Remacle

dans sa description de la syntaxe du patois de son village natal, La Gleize dans l'Ardenne liégeoise, M. Camproux a recueilli ses matériaux en parlant le dialecte gévaudanais dans ses conversations quotidiennes avec ses interlocuteurs patoisants ; seulement, contrairement à M. Remacle, il décrit toute une province dialectale, ce qui était possible grâce à la relative uniformité de la langue occitane en fait de syntaxe. Cette uniformité relative est une des plus importantes constatations qu'on retire également de la lecture d'un autre ouvrage qui, lui aussi, a fait étape : nous voulons parler du livre de M. Lafont, *La phrase occitane. Essai d'analyse systématique*, paru en 1967. Le sous-titre de ce livre est révélateur, car il souligne qu'on ne doit pas s'attendre à une description de la syntaxe des différents parlers occitans, comme l'avait tentée Jules Ronjat. Il nous faudra des centaines d'études syntaxiques comme celle de M. Camproux, nous déclare M. Lafont (p. 13), « pour 'quadriller' l'espace occitan et nous donner une connaissance véritable de la matière syntaxique occitane », et il suggère à cet effet un programme de Diplômes d'Études Supérieures concerté entre les Universités méridionales, comme nous-même venons de le faire tout à l'heure à propos des études phonétiques, morphologiques et lexicologiques. Entre-temps, il faut voir, nous dit M. Lafont, dans les localisations de Ronjat, d'Alibert et d'autres plutôt « des preuves d'authenticité que des exclusions géographiques », car « la connaissance actuellement insuffisante de la syntaxe d'oc nous fait prendre pour dialectal tel ou tel fait que nous entendons pour la première fois en un lieu, et qui n'avait pas été signalé ailleurs simplement parce que l'enquêteur n'y était pas allé » (p. 14). Aussi nous met-il en garde contre les données syntaxiques de l'*Atlas linguistique de la France* de Gilliéron en attirant, par exemple, notre attention sur le fait qu'un certain trait syntaxique qu'on a cru employé uniquement à Saurat dans l'Ariège se retrouve aussi bien dans les parlers bas-rhodaniens qu'en nord-occitan. Le but de l'essai d'une analyse systématique, telle que M. Lafont l'a tentée, est tout autre : étant donné que, pour le syntacticien, les variantes dialectales du point de vue de la phonétique et de la morphologie « correspondent souvent en signifiants multiples à un seul signifié » syntaxique, cette « variété dialectale n'est importante que dans la mesure où elle modifie le signifié ». Donc, « la syntaxe, sous sa forme véritable d'étude des relations entre des formes signifiantes, a un objet beaucoup moins mobile [...] que la phonétique et la morphologie. [...] Il s'ensuit, dit M. Lafont, que si l'on considère les faits syntaxiques et eux seuls, on envisage des aires dialectales plus vastes (sauf exception pour certains faits) que

celles que dessine la dialectologie, qui traditionnellement s'appuie davantage sur la phonétique et la morphologie que sur la syntaxe. Si l'on va plus au fond des choses, cherchant par l'étude des relations fondamentales qui assurent la communication, une typologie linguistique, on en vient à dépasser les limites de la langue elle-même. L'étude de la syntaxe occitane, conclut M. Lafont, devient [ainsi] un cas particulier, et peut-être artificiellement isolé, de la syntaxe romane » (p. 15 sqq.). Mais M. Lafont tente non seulement une description plus ou moins synchronique, mais la combine aussi avec une étude diachronique de la syntaxe occitane. Bien que, là aussi, il constate, d'une façon générale, un fonctionnement rigoureusement inchangé de l'occitan en fait de syntaxe, il revendique beaucoup d'analyses d'œuvres d'auteurs ou de groupes étroits de textes de même date en un même lieu (par exemple de chartes d'une ville s'étendant sur 10, 20 ans au plus), car « nous ne connaissons vraiment la syntaxe de l'occitan, insiste-t-il à juste titre, qu'en additionnant un nombre très important de descriptions d'états de langue » (p. 21). Voilà donc un autre champ encore pratiquement inexploré qui s'ouvre devant le chercheur et qui semble des plus prometteurs !

En élargissant encore un peu la liste de nos desiderata pour le proche avenir, nous aimerions insister sur la nécessité d'exploiter enfin les textes occitans du XIV<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle du point de vue linguistique. Là aussi, pratiquement tout reste encore à faire. L'histoire interne de la langue d'oc nous est encore inconnue dans une période qui s'étend sur plus de cinq cents ans, et cela à l'âge du papier et de l'imprimerie ! Il va sans dire que nous réclamons cette analyse surtout dans le domaine de la phonétique et de la morphologie, car c'est là, en diachronie, qu'on est en droit de s'attendre à rencontrer des dialectalismes dans l'écrit occitan, tout en tenant compte, évidemment, des différentes traditions scribales, qui se sont maintenues à certains endroits d'une façon fort tenace pendant très longtemps. Nous soutenons en outre M. Lafont vigoureusement lorsqu'il revendique l'exploration systématique des anciens textes non littéraires. Un bon début est déjà fait par l'école de Heidelberg sous la direction intrépide de M. Baldinger, qui, depuis plus de quinze ans déjà, travaille à un *Vocabulaire de l'ancien gascon* ; dans les *Mélanges Jean Boutière*, qui, à ce qu'on nous dit, paraîtront sous peu, M. Baldinger nous orientera sur l'état actuel de cette entreprise. Bien qu'on ait souligné maintes fois l'intérêt spécial de la Gascogne du point de vue linguistique et que les recherches de M. Baldinger et de ses disciples nous aient apporté des lumières nouvelles sur un domaine particulièrement important et, sous certains aspects,

encore énigmatique, les paroles suivantes de Clovis Brunel sont pour les autres régions de l'Occitanie aussi actuelles en 1970 que lorsqu'elles furent énoncées en 1926 ; les voici : « Si l'ancien provençal est dans l'ensemble déjà assez bien connu, il reste à déterminer, avec toute la précision que les textes conservés permettent, la chronologie et la répartition géographique des phénomènes » (*Les plus anciennes chartes...*, p. VII). Tant reste encore à faire ici qu'il y a de la place pour un très grand nombre de jeunes chercheurs qui, en dépouillant des textes non littéraires, conservés en majeure partie dans les Archives départementales, communales et hospitalières contribueront puissamment à l'avancement de nos connaissances en diachronie. Nous savons, par exemple, que les archives de la ville de Millau conservent plus de 120 registres de comptes, qui s'échelonnent de 1276 à 1551 et dont la publication de Jules Artières (*Documents sur la ville de Millau* ; Millau, 1930) ne fait connaître qu'une très petite partie. Le Midi de la France possède une telle multitude de documents et qu'on devrait absolument dépouiller du point de vue linguistique, que l'École des Chartes, qui en avait commencé leur publication en 1909 par le volume bien connu de Paul Meyer, a renoncé au projet initial d'une publication intégrale et prépare actuellement une liste critique de ces documents. Et pourtant, on ne peut pas écrire l'histoire de la langue d'oc avant qu'on ne soit mieux renseigné sur la langue non littéraire. Voici ce qu'en disait M. Baldinger déjà en 1956, et ceci exclusivement au sujet des études historiques dans le domaine du lexique occitan : « Nous avons besoin de vocabulaires historiques, comportant le maximum de citations possibles, qui soient exactement datées et localisées. C'est seulement alors que se dégageront les solutions linguistiques et stratigraphiques. En outre, ces vocabulaires pourront nous donner une idée de la structure des moyens d'expression et de l'évolution de ces moyens, s'ils abandonnent la classification inerte de l'alphabet en faveur d'un ordre sémantique » (*RLiR* 20, 67). Un début fut fait par Paul Cayla, dont le *Dictionnaire des institutions, des coutumes et de la langue en usage dans quelques pays de Languedoc de 1535 à 1646*, œuvre posthume, fut publié en 1964 ; mais il faut davantage : on souhaiterait que des centaines de jeunes chercheurs suivent le magnifique exemple de M<sup>lle</sup> Gonon, qui nous a donné, dans l'espace de dix ans, un panorama exhaustif de la vie et de la langue vulgaire en Forez et en Lyonnais au moyen âge grâce à ses impressionnantes publications sur la langue des seuls testaments conservés dans les Archives de la Loire et dans celles du Rhône, publications dont les romanistes sauront un gré infini à M<sup>lle</sup> Gonon. Nous sommes persuadé

que, parmi les Méridionaux, il y a certainement des jeunes qui voudraient chercher leur voie scientifique dans cette même direction et qui trouveraient là une telle gratitude de la part des historiens de la langue qu'ils seraient largement récompensés pour leur effort.

Car n'oublions pas que l'histoire de la langue d'oc attend toujours son Ferdinand Brunot et que, comme nous l'avons déjà souligné, la *Grammaire istorique* de Ronjat n'est pas une description de l'histoire de la langue occitane, telle qu'un Ferdinand Brunot, ou un Charles Bruneau, ou, d'autre part, un Karl Vossler ou un Walther von Wartburg, ou encore un Giacomo Devoto, un Bruno Migliorini ou un Ramón Menéndez Pidal l'aurait conçue. Nous-même avons rêvé pendant longtemps de l'écrire un jour, mais l'état si peu avancé des travaux préparatoires nous oblige à renoncer à un projet pour lequel nous ne nous sentons déjà plus les forces. Nous sommes heureux aujourd'hui de disposer au moins de l'orientation générale sur *La langue occitane* par M. Bec dans la collection « Que sais-je ? », mais il est évident qu'elle ne fait qu'éveiller davantage encore notre curiosité. Ainsi, pour ne donner que quelques exemples : quel est le rapport entre le dialecte et son successeur, le français régional ? Depuis la *Bibliographie provisoire concernant le français régional* publiée par le Séminaire de Philologie romane de l'Université de Heidelberg en 1957 (dans : *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes* ; Paris, 1961, p. 164-174) et dans laquelle nous relevons les études d'Auguste Brun sur *Le français de Marseille* (1931), celle de M. Rostaing sur *Le français de Marseille dans la « trilogie » de Marcel Pagnol* (1942), celle de M. Michel sur *Le français de Carcassonne* (1950) et celle de M. Séguy sur *Le français parlé à Toulouse* (1951), nous ne nous souvenons pas que quelqu'un ait suivi leur exemple. Quand paraîtra une étude sur le français régional de Bordeaux et les autres villes du Midi ? Car M. Nauton constate que même dans les agglomérations du Massif Central les patoisants sont le plus souvent des gens qui sont gagnés par la francisation du milieu urbain, ou que la diversité dialectale a contraints à utiliser le français comme langue de communication, ou qui emploient un patois métis ou francisé (*ALMC*, vol. IV, p. 86). Il y a là un matériau considérable pour des études de sociologie du langage combinées avec la géographie linguistique ! — Autre exemple : Quel est le rapport du lexique, dialectal, régional ou littéraire, avec la stylistique ? Souvenons-nous que M. Camproux, dans son *Essai de géographie linguistique du Gévaudan* insiste, à juste titre, sur la notion du « vocabulaire libre » (p. 526 sqq.), à savoir sur les expressions qui ne sont que création individuelle et souvent



même, chez un individu, création passagère, ou bien qui « employées par tous et partout, s'emploient à peu près indifféremment les unes pour les autres, c'est-à-dire, au fond, les synonymes [...] Il y a, conclut M. Camproux, entre le vocabulaire métaphorique et le lexique métaphorique la même différence qu'il y a entre la syntaxe et la stylistique. » Fort juste, mais qui, parmi nous dialectologues, a prêté à cette constatation fondamentale l'attention qu'elle mérite ? N'avons-nous pas tous consigné sur nos cartes, dictionnaires ou seulement calepins d'enquêteur, des métaphores comme nous les signale M. Camproux qui a rencontré au point 184 de son *Petit Atlas*, par exemple, le type *lu gofu* au sens de ' pipe ' ; or, *lu gofu* c'est exactement ' le gond ', et il s'agit là d'une pure métaphore locale, que M. Camproux a évidemment eu raison de ne pas faire figurer sur sa carte ' la pipe '. La seconde catégorie du vocabulaire libre, c'est celle qui concerne les mots dits « synonymes », qui furent souvent ignorés, volontairement ou non, par ceux qui se sont occupés de géographie linguistique. Et pourtant, l'existence des synonymes est une réalité qui mérite, à elle seule, des études approfondies dans tout le domaine occitan, comme le prouvera facilement l'exemple que nous emprunterons encore une fois au livre si stimulant de M. Camproux. En enquêtant en Gévaudan et demandant comment se dit le mot ' fille ', il a obtenu tantôt *drollo*, tantôt *filyo* (cf. aussi *ALMC*, c. 1625, 1633). Or, en reportant sur une carte ses réponses, nous dit M. Camproux, il aurait commis une erreur de méthode, car il aurait négligé la notion de vocabulaire libre, « vu que, par tout le Gévaudan, le mot ' fille ' peut se rendre soit par *filyo*, soit par *drollo*. Il est vrai, continue-t-il, qu'une nuance de sens existe bien entre les deux mots, la *filyo* désignant plus spécialement ' l'enfant féminin des géniteurs aux yeux de tout le monde ', la *drollo* désignant plus spécialement ' l'enfant féminin des parents aux yeux des parents mêmes '. Mais de telles nuances senties par le sujet parlant, lorsque l'occasion réclame cette conscience, est ordinairement négligée. » D'autant plus, nous semble-t-il, il est temps qu'on y prête enfin l'attention requise, notamment dans les dialectes occitans qu'on ne doit, heureusement, pas encore étudier comme une matière moribonde, hors de la vie du langage, mais bien comme des parlers vivants, qui sont encore à même de nous livrer bien des secrets en ce qui concerne le phénomène des soi-disant « synonymes » qui embarrassent si souvent celui qui consulte une carte linguistique.

Ce dernier exemple démontre bien dans quelle direction il faudra maintenant diriger principalement notre attention en explorant ce domaine linguistique si inconnu encore : il nous faudra nous pencher systématique-

ment, comme M. Lafont l'a fait pour la syntaxe, sur le fonctionnement de la langue d'oc dans tous les domaines linguistiques en y appliquant les méthodes les plus modernes. Quel patois occitan peut se vanter, par exemple, de posséder une description phonologique telle que M. Martinet l'a dédiée déjà en 1939 à Hauteville en Savoie ? Heureusement, nous pouvons signaler ici la thèse que M. Bladon a soutenue en 1969 à l'Université de Reading en Angleterre et qui comporte une phonologie générative de l'occitan médiéval (R. A. W. Bladon, *A Generative Phonology of Old Provençal*; Reading : University of Reading thesis, 1969). Mais il nous faudra enfin analyser aussi bien la structure du mot occitan en général que de celui des différentes régions de l'Occitanie, en examinant la fréquence et l'emploi fonctionnel de ses parties, notamment de la syllabe. A l'aide de cette méthode (préconisée déjà par Mario Pei, *A New Methodology for Romance Classification*, in : *Word* 5, 1949, 135-146), M. Guiter a obtenu déjà d'excellents résultats d'ordre général dans le domaine des voyelles (*Quelques paramètres caractéristiques des systèmes vocaliques*, in : *RLiR* 30, 1966, 39-56<sup>1</sup>). Cette même méthode permettrait en outre — ce qui, également, n'a encore jamais été entrepris pour l'occitan comme tel<sup>2</sup> ou pour les parlers occitans individuels (cf., par contre, pour le rétoroman G. Plangg, *Zum Sprachtypus des Ladinischen und seiner Nachbarn*, in : *Schlern* 43, 1969, 159-176) — de comparer les propriétés et traits caractéristiques de certains parlers en partant d'une base commune, par exemple de l'analogie de l'effet des traits comparés. Une telle comparaison typologique nous renseignerait certainement très objectivement aussi sur l'affinité des différents parlers, ainsi que sur l'origine, le développement et l'appartenance des signes linguistiques analysés, à condition, évidemment, que les parlers comparés se trouvent dans une même continuité temporelle ou locale, et qu'ils appartiennent au même diasystème général (cf., par exemple, Ž. Muljačić, *Die Klassifikation der romanischen Sprachen*, in : *Romanistisches Jahrbuch* 18, 1967, 23-37)<sup>3</sup>. A côté de nombreux

1. Étude complétée par « Concordances linguistiques et anthropologiques », in : *RLiR* 33, 1969, p. 89-94. — Pour la morpho-syntaxe verbale, voir l'article de M<sup>me</sup> Iliescu, « Ressemblances et dissemblances entre les langues romanes... », in : *RLiR* 33, 1969, 113-132.

2. M. Muljačić vient de le faire dans un important exposé présenté lors du même VI<sup>e</sup> Congrès international de Langue et Littérature d'oc et d'Études francoprovençales, à Montpellier, en août 1970.

3. Et, plus récemment encore, G. E. Pelegrini, « La classificazione delle lingue romanze e i dialetti italiani », in *Forum Italicum* 4, 1970, 211-237.

travaux de ce genre, il nous faudra aussi scruter les rapports entre phonétique et lexique (nous pensons à ce propos au débat récemment rouvert par M. Polge sur le rapport, en gascon, entre *gat* ' chat ' et \**gat* ' coq ', débat dans lequel nous nous proposons d'intervenir prochainement) mais aussi — terrain à peine défriché — les rapports entre phonétique, lexique et toponymie, en suivant donc l'exemple que l'abbé Nègre nous a donné si brillamment dans sa *Toponymie du canton de Rabastens (Tarn)* (thèse Paris, 1959) ; il nous faudra, en outre, examiner scientifiquement le système sémantique dans lequel fonctionne la langue occitane, domaine de recherche si heureusement inauguré par M. Blochwitz dans son étude sur le champ sémantique de la parenté dans la langue des chartes ancien-gasconnes (*Präzisierungstendenzen der altgaskognischen Urkundensprache im Begriffsfeld « Verwandtschaft »*). Heidelberg : Carl Winter Universitätsverlag, 1965) ; il nous faudra enquêter les différentes couches sociales en ce qui concerne leur langue et étudier leurs nuances jusque dans le sein de la famille (a-t-on, par exemple, jamais tenté pour l'occitan une étude analogue à celle que Louis Gauchat a consacrée, en 1905 déjà, au problème de *L'Unité phonétique dans le patois d'une commune francoprovençale ?*) ; il nous faudra poursuivre sur la voie si heureusement inaugurée par MM. Lantily et Bec, qui ont analysé avec tant de compétence les interférences qui existent, sur le Plateau d'Ussel, entre le limousin et l'auvergnat et, dans les parlers du Comminges et du Couserans, entre le gascon et le languedocien ; il nous faudra enfin étudier soigneusement les rapports entre les dialectes et la langue littéraire, sans idées préconçues ni esprit de clocher.

Tout ceci est encore possible pour la langue occitane, car c'est toujours une langue vivante, qui admet toutes sortes d'expériences linguistiques, voire même y invite. Mettons-nous donc à l'œuvre, pendant qu'il en est encore temps, car la langue officielle, le français, et les langues littéraires, occitane et française, avancent sans cesse. En effet, le moment peut déjà être entrevu où le linguiste sera forcé de se tourner vers d'autres langues vivantes et que l'occitan intéressera seulement encore du point de vue de l'archéologie linguistique et de l'expression littéraire.

\*  
\* \*

Permettez-moi de terminer ces quelques considérations sur la linguistique occitane aujourd'hui et demain par une citation tirée d'une conférence d'un Maître pour qui j'ai la plus grande admiration : je veux parler

de la conférence que Gaston Paris a faite devant les Sociétés Savantes le 26 mai 1888 et qui avait pour sujet *Les Parlers de France*. Voici ce qu'il dit à la fin — et vous comprendrez pourquoi je le cite : « Messieurs, dit-il, j'ai essayé de vous donner une idée sommaire du point où en est arrivée aujourd'hui l'exploration linguistique de la France [il faut se souvenir que Gaston Paris n'a jamais voulu reconnaître le fait que deux langues romanes se partagent le sol de la France], des travaux qui peuvent être le plus utiles à ses progrès, des ressources qu'on a pour les accomplir, des méthodes qui leur conviennent, des vues générales qui doivent les diriger. Je serais profondément heureux, continua-t-il, si cet exposé, tout incomplet et imparfait qu'il est, pouvait engager quelques travailleurs de plus à se consacrer à ces études si fécondes. » Cela est aussi actuel aujourd'hui qu'alors. Aussi aimerais-je répéter dans la langue de nos hôtes l'appel que le maître de la philologie française avait lancé aux linguistes il y a plus de quatre-vingts ans : « Que totis los trabalhadors de bona volontat se metan a l'òbra ; que cadun se fassa un dever e un onor d'aportar al granièr comun, plan druda e plan botelada, la garba qu'a producha son pichon camp ! » Dixi.

Hans-Erich KELLER.